

—Je vais voir s'il est temps de le faire venir, dit-il en sautant sur la plage.

Il se mêla au groupe qui s'était formé autour de M. de Gavery, et se mit à examiner ce dernier avec une attention singulière.

II

—Quel est donc ce M. Gavery ? demanda M. de Veillan. Il me semble avoir vu ce nom quelque part.

—Dans le *Moniteur*, peut-être, répondit Charles. Gavery a été décoré pour une expédition sur les côtes d'Afrique, dont tous les journaux ont parlé dans le temps. Avec une chaloupe montée par une dizaine de marins, il s'est emparé, de vive force d'un négrier dont l'équipage était deux fois plus nombreux. Puis il a attaqué et détruit l'établissement fondé sur la côte par un des grands marchands d'esclaves du pays, un *marchand de bois d'ébène*, comme on appelle là-bas ces trafiquants de chair humaine.

—L'horrible commerce ! s'écria madame de Grinbavau ; quels misérables que ces gens qui vendent ainsi comme du bétail des créatures de Dieu !

—Je suis bien de votre avis, répondit Charles ; mais cela n'empêche pas quelques-uns d'entre eux d'avoir gagné des millions à ce commerce.

—Ils n'en sont pas moins méprisables, dit Laure avec vivacité.

—D'accord, répondit Charles, mais ils en sont moins méprisés.

—Quel grade a maintenant ce M. de Gavery ? demanda madame de Grénan.

—Aucun. Voilà deux ans qu'il a donné sa démission.

—Pourquoi cela ?

—Je l'ignore. Aucun de ses amis n'en sait, du reste, plus que moi là-dessus.

—C'est votre ami ? dit la jeune femme.

—Oui, madame : et un ami auquel je suis sincèrement attaché.

—C'est une liaison dont je ne vous félicite pas, interrompit madame de Grinbavau d'un ton aigre : un mauvais sujet, buveur, joueur, débauché.

—Vous êtes trop sévère, madame, reprit Charles avec vivacité. Gavery a été reçu le septième à l'École polytechnique : il en sortit le troisième, et, s'il a choisi la marine, ça été par suite d'une vocation toute particulière. Sa décoration et son avancement rapide prouvent sa bravoure et sa capacité.

—Ou ses protections, répliqua Hildegarde.

—Ses chefs en faisaient le plus grand éloge.

—C'est sa mère qui le disait.

—J'ai vu de mes propres yeux des lettres très-flatteuses sur son compte.

—Écrites par quelques camarades du même caractère.

—Par l'amiral Ferrier, madame, qui commandait la station dont René faisait partie.

—Vous êtes trop entêté pour que je discute avec vous, monsieur de Baillères, répliqua Hildegarde, que la moindre contradiction mettait de mauvaise humeur ; mais laissons le passé. Parlons un peu du présent, s'il vous plaît. Me soutiendrez-vous aussi que, depuis son retour du service, votre M. de Gavery est resté le modèle des jeunes gens ?

—Non, madame ; mais ce changement est tellement inexplicable, tellement incompréhensible, qu'il doit y avoir là-dessous quelque grand chagrin.

—Allons donc ! s'écria madame de Grinbavau qui apportait à cette discussion une acrimonie singulière : je vais, moi, vous expliquer la cause de ce changement *inexplicable*, comme vous l'appellez, madame de Gavery, morte il y a quatre ans, a laissé à son fils une petite fortune qu'il s'est hâté de manger en arrivant. Une fois la bride sur le cou et la poche bien garnie, il a pu s'abandonner aux mauvais instincts que son hypocrisie avait dissimulés jusque-là. Avec l'éducation qu'il avait reçue, du reste, cela ne pouvait manquer, car sa mère.....

—Ma tante ! interrompit madame de Cobrizo d'un ton suppliant.

—Car sa mère, continua madame de Grinbavau, sa mère, avec tous ses airs de douceur et de piété, était bien la femme la plus incapable, la plus ridicule, la plus.....

—Je vous en prie, ma tante, n'en dites pas davantage, interrompit Laure avec vivacité. Madame de Gavery a eu pour ma sœur et pour moi tous les soins et toute la bonté d'une mère. Elle nous a recueillies et traitées comme ses filles, nous, pauvres orphelines, qui n'avions d'autre titre auprès d'elle que d'être les filles d'une de ses amies de pension.